

SÉMINAIRE 2025-2026.

FIG. (FIGURE, IMAGE, GRAMMAIRE) LXXII. LOGOPHAGIE

«‘Il faut bien manger’ ne veut pas d’abord dire prendre et comprendre en soi, mais apprendre et donner à manger, apprendre-à-donner-à-manger-à-l’autre. On ne mange jamais tout seul, voilà la règle du ‘il faut bien manger’.»
Jacques Derrida, *Points de suspension*

«Rien de plus original rien de plus soi que de se nourrir des autres. Mais il faut les digérer. Le lion est fait de mouton assimilé.»
Paul Valéry, *Tel quel*

«Connaît-on les effets normaux des aliments ? Y a-t-il une philosophie de la nutrition ?»
Friedrich Nietzsche, *Le gai savoir*

Séminaire LXXI

Métaphysique de la consommation VII Logophagie.

Ce deuxième séminaire voudrait penser et interroger les questions de *logophagie*, à savoir l’ingestion du texte et donc l’ingestion de la connaissance autant que l’ingestion des figures au double sens de *topoi* comme figures littéraires, c’est-à-dire manière de faire advenir le langage pour faire apparaître des descriptions, des caractères, des

Dans l'histoire de la stylistique ces 4 figures se nomment description, éthopée, propopée et hypotypose.

Il s'agit de comprendre les rapports entre ingestion, projection et introjection. Ce qui revient à analyser les problématiques relations entre extérieur et intérieur de l'être.

Apo. 10.9-10.11
I^e siècle EC

figures ou encore une ambience et de *phantasma*, c'est-à-dire d'images mentales avec le désir de se projeter.

Il nous faudra donc traiter de la question de l'ingestion du texte et de la production de l'image mentale comme *fantasma*. Que signifie manger et ingérer du texte ? Que signifie manger et ingérer des figures ? Que signifie la métaphore ? Et si ce n'est pas une métaphore qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce un problème d'assimilation ? Et si oui de quoi et comment ?

Pour cela nous utiliserons 3 œuvres particulièrement étranges :

1. L'*Apocalypse* de Jean de Patmos

Kai ἔλαβον τὸ βιβλίον ἐκ τῆς χειρὸς τοῦ ἀγγέλου,
[kai elabon to biblion ek tes kheiros tou angelou]

Et je pris le petit livre de la main de l'ange,

καὶ κατέφαγον αὐτό,
[kai katephagon auto]

et je le dévorai ;

καὶ ἦν τῷ στόματί μου ὡς μέλι, γλυκύ :
[kai en en to stomati mou os meli, gluku]

et il fut doux dans ma bouche comme du miel ;

καὶ ὅτε ἔφαγον αὐτό, ἐπικράνθη ἡ κοιλία μου.
[kai ote ephagon auto, epikranthè è koilia mou]

mais mangé, il fut âcre dans mon ventre.

2. La tapisserie de l'Apocalypse conservée au château d'Angers. Le format originel de cette tapisserie est de 6 mètres de haut sur 140 mètre de longueur. Aujourd'hui il est de 4,5 mètre de haut sur 100 mètres. Cette gigantesque tenture a été réalisée à Paris par le lissier Nicolas Bataille (ca. 1330 - ca. 1400) d'après les cartons du peintre

Chrysippe, *Stoïcorum Veterum Fragmenta*, II, p. 21 § 54 : « Τίνι διαφέρει φαντασία φανταστὸν φανταστικὸν φάντασμα » : il y distingue d'abord la *phantasia* (ou représentation) qui est une affection (*πάθος*) qui se passe dans l'esprit (*ψυχή*), puis le *phantaston* (ou l'objet de la représentation) qui produit la *phantasia* (*φανταστὸν δὲ τὸ ποιοῦν τὴν φαντασίαν*), puis le *phantastikon* (ou imagination) qui est une projection vers le rien (*διά-κενος*) et enfin le *phantasma* (ou l'objet de l'imagination) qui est ce vers quoi nous nous projetons selon le *phantastikon*. [séminaire de 2012]



Jean de Bruges (ca. 1340 - ca. 1400). Elle a été réalisée entre 1373 et 1381. C'est une commande de Louis I d'Anjou. Cette tapisserie a été exposée à Sainte Trophime à Arles lors du mariage de Louis II d'Anjou en 1400. Elle est ensuite léguée à son fils le roi René. L'objet présenté est issu de la deuxième pièce de tapisserie «les sept trompettes» (Apo. 7.1 - 10.11)

L'image peut se comprendre en une contraction de 6 éclats de temps :

1. L'ange pose le pied droit sur la mer et le pied gauche sur la terre,
2. Un ange annonce l'ange et le livre
3. L'ange et le livre
4. Le livre et le livre
5. Le livre mangé
6. L'expérience de l'amertume (buisson de myrte dont l'astringence aide à dissiper l'ivresse, Athénée XV, 675)

3. La gravure L'Apocalyspe d'Albrecht Dürer de 1498. Fait partie d'une série



On connaît donc deux représentations importantes de cette «dévoration» : celle de la tapisserie de l'Apocalypse de Jean de Bruges & Nicolas Bataille (1373-1381) et celle gravée par Albrecht Dürer (1498). Les deux sont fidèles au texte de Jean et représentent précisément cet acte de dévoration, bouche ouverte, du petit livre (*bibliodarion*). Ces représentations sont exceptionnelles – et très complexes – pour deux raisons : d'abord parce qu'on ne représente pas

l'acte de manger ni celui de l'assimilation, ensuite parce qu'il s'agit d'un cas très particulier, puisqu'il s'agit d'une *logophagie*, c'est-à-dire une dévoration du langage comme paroles, concepts, savoirs, ici sous forme d'écrits.

La problématique la plus difficile, est de tenter de comprendre s'il s'agit d'une métaphore et surtout de son degré d'intensité. S'il s'agit d'une métaphore, elle indique la difficulté à «digérer» la parole prophétique qui est lourde et indigeste : douce parce qu'elle ouvre vers un devenir doux, amère parce qu'elle est historiquement violente. Mais ce n'est peut-être pas suffisant comme interprétation. Dans le texte il ne s'agit pas simplement de manger, mais bien plutôt *dévorer* : le verbe (*κατεσθίω*) *katesthiō* dit précisément un dépassement du sens de manger en une dévoration. S'il ne s'agit donc pas d'une métaphore, il s'agit de rendre une expérience particulière de la relation d'incorporation du verbe (*logos*) de dieu. Ce que Jean dévore est la parole de dieu comme devenir de sorte que le modèle soit une autre forme de savoir, une autre forme de connaissance du monde qui s'éprouve dans une dévoration prophétique. Jean ne lit pas, il mange le savoir comme devenir. Cela suppose une forme plus intense d'assimilation et d'incorporation. Il faut se souvenir qu'il n'y plus de temps (*khronos*) parce que tout cela ouvre à la fin des temps historiques et à l'entrée dans l'*aiôn*, c'est-à-dire l'éternité. Dès lors il n'est plus temps de lire mais d'assimiler. Nous pourrions alors émettre l'hypothèse qu'il y a trois temporalités : celle archaïque de la faim et de la douleur (*khronos*), celle messianique de l'eucharistie (*kharis*) qui doit

L'essentiel de la problématique se situe là : pourquoi ne pas représenter l'acte de manger et l'ingestion ? Pourquoi c'est inscrit dans des temps de l'histoire et des représentations. Voir pour cela :

Francesco Canova, *Le Musée des bouches* et le commentaire (*Repos des bouches*)

Guillaume Fustec, le commentaire sur l'Apocalypse,
Raphaël Lods, le commentaire (*sur le silence*)

Fabien Vallos, le commentaire (non finalisé) sur les céramiques grecques
François Lissarrague, *Un flot d'images*,
Biro, 1987

être entendu comme une bonne consommation et celle enfin éternelle d'une logophagie où le verbe est assimilé. Il est possible d'émettre une autre hypothèse : ce qui est doux est dans la bouche, c'est-à-dire dans le goût, en revanche ce qui est amer est dans la digestion. Parce que le temps est de l'éternité et dans l'immédiat est le goût, tandis que l'histoire, les temps historiques (représentés par le temps de la digestion) sont amers. Il s'agit alors de comprendre que cette dévoration est à la fois une figure symbolique des temps historiques inassimilables et une manière de présenter les temps de l'éternité comme une logophagie, c'est-à-dire comme une incorporation du verbe de dieu.

Le texte parle précisément d'un *bibliodarion* autrement dit d'un petit livre ou plus précisément d'un petit *codex*. Jean dévore donc un petit lot de feuilles ou un petit rouleau (*volumen*) probablement en *scriptio continua* (c'est-à-dire sans espace), ce qui serait encore une autre manière de montrer la continuité du *logos*. Il se peut alors que cette dévoration du livre soit une métaphore de la lecture silencieuse.

Il y a encore une autre manière de l'interpréter, moins théologique et plus matérielle : tout cela lie les relations entre savoir et nourriture, entre connaissance et aliment, entre saisie et nutrition, entre élément et aliment, depuis Adam et la consommation de la connaissance à la consommation du livre qui permet à Jean de dévorer le *logos* de dieu. Il faut comprendre que manger ouvre à la connaissance : comme livre-aliment et comme relation entre élémentaire-

On trouve une figure identique :
«Fils d'homme, ce qui t'est présenté, mange-le ; mange ce volume et va parler à la maison d'Israël». J'ouvris la bouche et il me fit manger ce volume, puis il me dit : «Fils d'homme, nourris-toi et rassasie-toi de ce volume qwue je te donne». Je le mangeai et, dans ma bouche, il fut doux comme du miel.
[Ézé, 3: 1-3]

Gérard Haddad, *Manger le livre*, Grasset, 1984

Jérémie Koering, *Les iconophages*, Actes sud, 2020

alimentaire. Manger, en ce sens est un acte de langage : c'est une manière de représenter et de dire quelque chose du monde.

Interprétations

1. il s'agit d'une métaphore pour indiquer la difficulté à « digérer » la parole prophétique qui est lourde et indigeste.
2. manger le livre est une image de l'absorption de la loi à partir de l'incorporation alimentaire.
3. apprendre à manger et à parler sont deux fonctions essentielles qui structurent le commun et la communication : il y a donc à l'inverse les problématique d'une *dysorexie* et d'une *dyslexie*.
4. s'alimenter et assimiler sont des rites qui construisent un très puissant ordre symbolique. Manger le livre c'est à la fois construire et ingérer l'ordre symbolique.
5. manger le livre c'est déplacer l'ordre des interdits en les incorporant et en incorporant la construction du rite.
6. Manger le livre c'est accélérer la transmission par une forme extrême d'assimilation.
7. manger le livre c'est tenter d'interpréter le langage et sa résistance à l'assimilation.
8. manger le livre se comprend avec les régimes de métaphores liés à l'aliment (le lait de la connaissance, le miel du commandement, le pain de la parole, etc.)
9. s'alimenter est une forme pédagogique essentielle : connaissance du monde, saisie de la texture du vivant, appréhension du soin, saisie des symptômes, compréhension des modalités d'existence (*diaita*).

10. manger est un acte de langage : c'est une manière de représenter et de dire quelque chose du monde

11. L'incorporation et la dévoration sont les modalités du vivant.

12. il s'agit d'une eucharistie comme forme morale de l'incorporation.

13. il s'agit encore de penser que la saisie des signes produit une très profonde modification du corps (*pathos* et *thumos*). Dévorer le livre pourrait être une manière d'interpréter la transformation du corps. Théorie du thymique (réception)

14. Manger désigner les manières avec lesquelles nous établissons une relation avec l'ordre, la loi, le commun, l'empathie et la sympathie.

15. Manger le livre est une problématique de la digestion symbolique de la loi : en ce sens manger produit du commun tandis que la loi est toujours le lieu de l'indigérable

16. Manger le livre c'est donc manger la loi sans pouvoir la digérer (l'amer dans le ventre).

17. Manger le livre c'est penser l'immédiateté comme goût, et c'est aussi penser la temporalité de la digestion : le goût est du maintenant tandis que la digestion est de l'histoire.

18. il se peut que cette dévoration du livre soit une métaphore de lecture silencieuse.

19. tout cela lie des relations très fortes entre savoir et nourriture

20. manger ouvre à la connaissance : la figure du livre-aliment

21. demeure ce qui est toujours indigeste et toxique.

25 novembre 2025